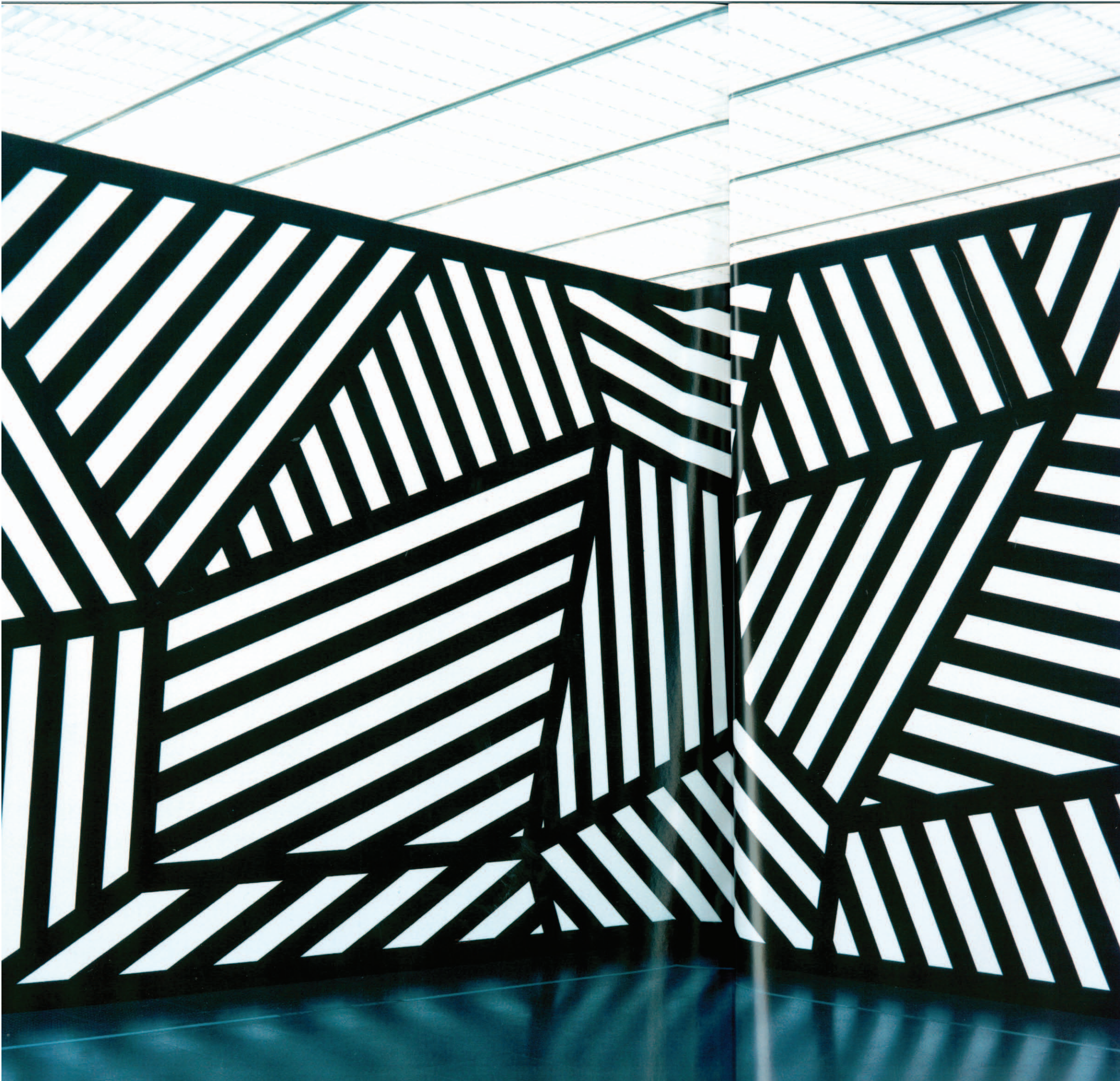


Hypnose

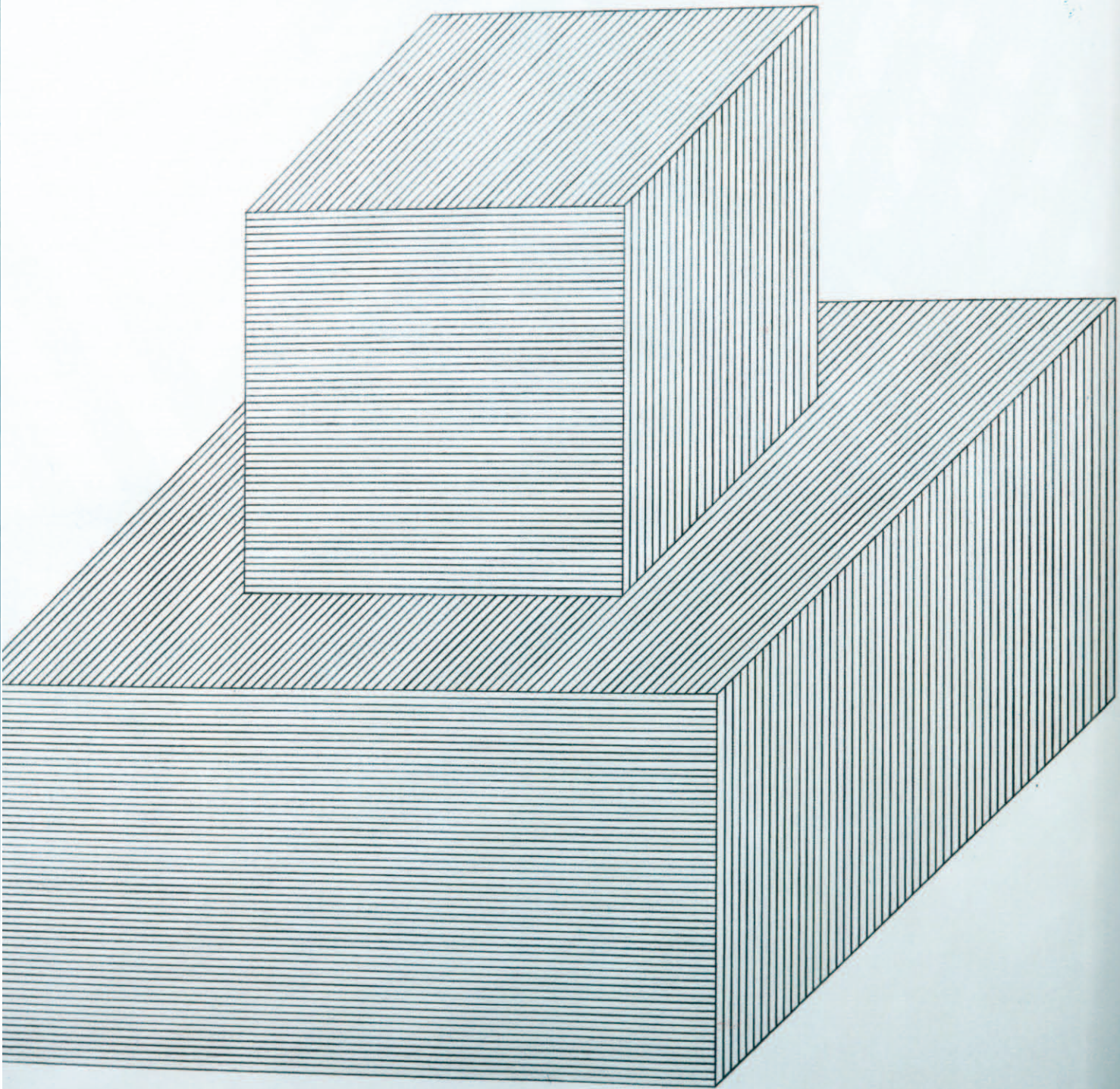
Trente-trois œuvres murales en noir et blanc de l'artiste américain Sol LeWitt investissent les cimaises du Centre Pompidou-Metz. Une exposition exceptionnelle, pour laquelle les *wall drawings* de cet explorateur des formes ont été recréés sur mesure.

PAR ÉRIC TRONCY, PHOTOS MARIO PALMIERI



Certains mythes ne demandent qu'à s'effondrer, et le Centre Pompidou-Metz ne ménage pas sa peine pour remettre les pendules à l'heure : non, l'artiste américain Sol LeWitt (né en 1928 dans le Connecticut et décédé en 2007 à New York) n'est pas un artiste conceptuel et minimal, comme on peut le lire dans tous les livres d'histoire. Enfin si, il l'est probablement, mais c'est en vérité son art qui, dans cette exposition colossale et un rien pharaonique, se révèle être avant tout bien plus que conceptuel et minimal : artisanal ! On dit que les mythes ont la vie dure : celui-ci n'a pas résisté longtemps à l'ouvrage appliqué et besogneux auquel ont dû s'atteler une centaine de personnes plusieurs mois durant pour faire apparaître cette exposition. Une exposition sans objets, vide en somme, dans laquelle, comme emportées par une force centrifuge, les œuvres ont littéralement épousé les murs.

À Paris, le Centre Pompidou avait présenté en 2009 une exposition de tous les "vides" dont, à la suite de celui exposé par Yves Klein à la galerie Iris Clert en 1958, des artistes de diverses nationalités avaient proposé au spectateur de faire l'expérience. On déambulait ainsi dans une succession de salles parfaitement vides, et parfaitement blanches. Trois ans plus tard, c'est toujours au Centre Pompidou, mais à Metz, que le spectateur peut faire l'expérience d'une autre forme de vide, dans une succession de salles, une fois encore sans objets, sculptures ni tableaux, mais aux murs envahis de propositions graphiques noir et blanc. C'est en effet la seule consigne que donna Laurent Le Bon, le directeur du musée, à Béatrice Gross, la commissaire de l'exposition – une Française vivant à New York qui a consacré quelques années à mettre sur pied ce projet déraisonnable : choisir, parmi les quelque mille deux cents dessins muraux conçus par l'artiste, uniquement des compositions en noir et blanc. Laurent Le Bon (dont la passion qu'il voue à Sol LeWitt explique sans doute le prénom donné à son propre fils, Sol) eut l'idée de l'exposition alors qu'il visitait le Mass MoCa, le musée d'Art contemporain du Massachusetts. Sol LeWitt a eu l'idée d'y organiser une rétrospective de ses dessins muraux : ses œuvres y ont été installées pour vingt-cinq ans. La commissaire a sélectionné trente-trois dessins muraux, tandis que le musée de Louvain, en Belgique, en a choisi une vingtaine en couleur. Les œuvres y sont présentées simultanément. À la fois absurde et spectaculaire, le résultat donne avant tout l'envie de réaliser le vieux fantasme d'une visite pareille à celle que Jean-Luc Godard a réservée à trois acteurs dans *Bande à part* : courir dans



rande galerie du musée du Louvre. Le spectateur qui s'offrirait une soumettrait sa rétine à un délicieux traumatisme, chaque fois qu'il se voit imprimer à l'œil un exercice d'accommodation immédiate, balayé par le suivant, course hypnotique et psychotrope. À l'occasion ne se renouvellera pas de sitôt. Car il faut, pour se représenter l'exposition de Metz, s'imaginer un espace de quatre-vingts mètres de long, sept mètres de haut et quinze de large, divisé en deux dans la largeur, formant un double couloir à son tour divisé en salles. Chacune des trente-deux pièces présente une œuvre de ces dessins muraux, certains sont quasi imperceptibles, d'autres faits de crayonnages légers, d'autres ostensibles car réalisés à la peinture noire et blanche. Visuellement, l'expérience est saisissante, un peu perturbée cependant par l'omniprésent épilage du plafond du musée, qui semble transformer l'espace en un remake de *Tron*... Aux extrémités de ce rectangle, les grandes baies vitrées ouvrant sur la ville infligent à l'esprit du visiteur un brutal *hard reboot* qui reconnecte avec la réalité du monde et permet mieux laisser s'exprimer la peinture.

IL N'EST BIEN DE PEINTURE QU'IL S'AGIT, et en l'occurrence dans une dimension conceptuelle qu'on le dit. Certes, et conformément aux principes de l'art conceptuel, elle s'appuie sur un certain nombre de règles que LeWitt a formulées en 1971 dans un texte qui stipule notamment que "*l'artiste conçoit et élabore le plan du dessin mural. Celui-ci est réalisé par des dessinateurs ; le plan est interprété par le dessinateur.*" Mais il faut ensuite les réaliser, et cette tâche se complique après la disparition de l'artiste. C'est pourquoi l'Estate [fonds de succession] représenté par Sofia, la sœur de Sol LeWitt, qui veille à l'intégrité de l'œuvre et donne les autorisations d'exposition. Un nombre restreint d'assistants en chef choisis par l'artiste de son vivant sont en somme les légataires du savoir-faire indispensable à la bonne réalisation des dessins. Il y a douze assistants en chef dans le monde, et sept ont travaillé à plein temps, deux mois durant, à l'exposition de Metz. Les dessins peuvent en effet avoir des dimensions fixes, ils réclament alors qu'une salle aux dimensions exactes de l'œuvre soit construite ; d'autres doivent être adaptés aux dimensions d'une salle existante et il faut alors les recomposer pour qu'ils épousent parfaitement la surface du mur. Et puis il faut les réaliser, et lors de cette phase, c'est toute la dimension artisanale de ce travail qui s'exprime, dans un dédale de pots de peinture, de fils à plomb et de crayons. Sol LeWitt a légué à ses assistants ses outils, ses méthodes de dessiner, ses techniques, et la réalisation de ses œuvres par de jeunes artistes est partie intégrante de l'œuvre. En l'occurrence, à Metz, ce sont une soixantaine de jeunes artistes et étudiants des écoles d'art de Reims, de Metz et de Nancy, ainsi que de l'école d'architecture de Nancy, qui sous la direction des assistants en chef, eux-mêmes conduits par John Hogan, qui s'y est attelés. "*Les jeunes artistes, les étudiants et les dessinateurs professionnels forment une sorte d'orchestre au service d'une partition qui est celle de Sol LeWitt. Ces interprètes proposent leur interprétation, leur approche d'une œuvre*", explique Béatrice

Gross. Dans les faits cependant, la part "interprétative" est très restreinte, et chacun s'applique surtout à reproduire comme il faut les œuvres du maître – certains élèves de Metz ayant été un peu surpris par les longues heures passées à "apprendre à gribouiller" comme LeWitt pour la réalisation d'un mur spécifique.

LES TABLEAUX EN GÉNÉRAL VOYAGENT de plus en plus difficilement : les collectionneurs rechignent à les prêter, les musées sont victimes de leur administration qui exige que les demandes de prêts soient faites plusieurs années à l'avance, les montants des assurances rendent l'organisation des expositions cauchemardesque, certaines œuvres (et pas forcément des chefs-d'œuvre) exigent la fabrication de caisses climatisées et blindées, des accompagnateurs, parfois même des gardes placés juste en face d'elles dans les musées pour garantir leur sécurité. On pourrait penser que l'organisation d'une exposition sans œuvres "matérielles", réalisées sur place et qui disparaissent à la fin de l'événement, est plus confortable : il n'en est rien. L'exposition Sol LeWitt de Metz, avec sa centaine de contrats de travail, ses incalculables heures de négociation avec l'Estate, l'hébergement des assistants en chef, est une véritable entreprise en soi... dont rien, par bonheur, n'apparaît dans l'exposition. En parcourant cet ensemble de salles, en se laissant surprendre par les perspectives qui révèlent au fur et à mesure le motif des salles à venir, c'est la confrontation avec une certaine forme de légèreté qui s'impose, comme si toutes les transactions que l'époque a infligées à l'art avaient provisoirement disparu. On pense moins qu'on ne le dit aux peintures pariétales (pourquoi dès que l'on peint sur un mur quelque chose trouve-t-il judicieux de convoquer la grotte de Lascaux ?) qu'à une forme d'art qui aurait vaincu la gravitation : pas vraiment dématérialisée mais apparemment éloignée des contingences matérialistes. Ne demeure qu'une question, celle de l'arbitraire qui a voulu que la rétrospective ne se cantonne qu'au noir et blanc. Déjà, l'exposition Yayoi Kusama à la Tate Modern [voir *Numéro 134*] avait fait ce pari, sans doute parce que, comme le disait Jacques Tati : "*Trop de couleur distrait le spectateur.*"

Sol LeWitt. Dessins muraux de 1968 à 2007, au Centre Pompidou-Metz, jusqu'au 29 juillet 2013, www.centrepompidou-metz.fr. Colors, au musée M de Louvain, Belgique, jusqu'au 14 octobre, www.mleuven.be.

